

fatales conséquences. Il faut croire en Dieu, lui obéir et l'adorer ou mourir.

Pour sortir du mal, il faut le connaître ; car comment se corriger d'un mal qu'on ignore ? Comment s'en affranchir si l'on ne puise la force dans l'horreur de sa propre situation ? Le premier pas vers le bien, c'est le dégoût que le mal inspire. Il faut aussi voir le bien comme le but de nos efforts. Mais pour les méchants, la science du mal est plus utile que la science du bien. La plénitude du bien est absente chez eux, elle leur apparaît comme un rêve, tandis que le mal est visible et puissant ; il triomphe par leurs mains, il est le fils de leurs œuvres. Donc au temps où le désordre règne, c'est d'abord le mal qu'il faut dévoiler et flétrir ; car un être libre n'est jamais si bas qu'il ne puisse descendre plus bas encore, s'il se décourage et voit son mal sans le désir d'en sortir. L'esprit veut et doit s'affranchir dès qu'il se voit esclave. Le juste qui voit le mal jouit plus parfaitement du bien qu'il possède, et le méchant qui voit le bien ressent une douleur plus vive, car il souffre de son état malheureux et du bien qu'il voit et dont il est privé. L'homme souvent ne tourne les regards vers le ciel que lorsque la terre lui fait verser des larmes. J'ai vu le désordre de mon pays et j'ai parlé. Je sais que celui qui révèle le mal s'expose à la haine de ceux qui croient que ce mal est un bien, qu'il est inévitable, qu'il est utile à leurs passions et à leurs intérêts ; mais, je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte.

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, mars 1879.

SÉANCE DU 17 MARS

LE HÉROS DE CHATEAUGUAY

Drame inédit en 3 actes.

L'histoire du Canada est toute parsemée de traits d'héroïsme, cette longue et brillante épopée de la Nouvelle-France offre en foule les plus admirables sujets de drames, et pourtant que de veines inexploitées dans cette mine inépuisable ! que de richesses enfouies, que de capitaux inactifs ! C'est donc faire acte de patriotisme que d'exhumer de la poussière de nos archives quelque grande figure historique pour la faire resplendir sur la scène et la présenter sous une forme saisissante aux regards et à l'admiration du pays. Telles sont sans doute les considérations qui ont inspiré à l'auteur de ce nouveau drame ⁽¹⁾ la pensée de mettre en relief l'une de nos gloires les plus éclatantes et les plus incontestées.

Le *Héros de Chateauguay* occupe dès aujourd'hui

une place honorable parmi les essais heureux qui tendent à dégager le théâtre canadien de la vieille ornière pour lui donner enfin le cachet national et religieux qui doit être son caractère distinctif. Rarement une pièce est venue mieux à son heure : les derniers échos de la belle fête de Chambly ne sont pas encore éteints, le nom du Léonidas canadien est encore répété d'un bout à l'autre de la province, en ce moment même une souscription s'organise pour élever un monument à ce grand et valeureux citoyen ; il faut donc louer et encourager toute œuvre qui exalte les hauts faits de cet illustre fils de la Nouvelle-France. Le public nombreux et choisi, qu'on a vu accourir à la séance du 17 mars, a parfaitement compris ce patriotique devoir et a fait au nouveau drame le plus chaleureux accueil.

Conçue d'après un plan original et entièrement neuf, cette pièce nous fait assister à divers épisodes de la vie du colonel de Salaberry ; l'intrigue, habilement imaginée et conduite avec art, se dénoue au milieu de scènes d'un effet vraiment tragique. Une circonstance généralement peu connue de la jeunesse du grand capitaine canadien a fourni à l'auteur les matériaux du premier acte. La scène se passe à la Guadeloupe en 1794. Le futur vainqueur de Chateauguay faisait à cette époque ses premières armes en qualité d'officier dans les troupes anglaises chargées de conquérir cette île. Faiblement secourues par la mère-patrie, les Antilles françaises tombèrent au pouvoir de l'Angleterre.

Voilà ce que dit l'histoire ; mais l'auteur, usant d'un droit qu'on ne saurait lui contester, crée ici le personnage de Martinéz, redoutable brigand qui tient l'île entière sous la terreur et auquel les Anglais doivent livrer de rudes combats pour parvenir à pacifier le pays. Après avoir vu sa bande anéantie dans une action décisive, Martinéz a fui vers une caverne creusée dans le flanc des hautes falaises qui dominant la mer. Il s'y croit en sûreté, mais Lerdí, riche insulaire autrefois dépouillé par le brigand, ne tarde pas à découvrir la retraite de son ennemi ; il amène à sa suite un détachement anglais commandé par Salaberry. Le brave officier somme Martinéz de se rendre, mais celui-ci, sans daigner autrement répondre, se barricade dans cette position qu'il juge inexpugnable.

Sur les conseils de Lerdí, on a recours à un moyen extrême pour vaincre la résistance du bandit : on allume un grand feu dans un enfoncement de rocher communiquant avec l'intérieur de la grotte. Martinéz est ainsi placé dans l'alternative de se livrer ou de périr dans d'affreux tourments. Le sourd crépitement des fascines en ignition ; les sinistres reflets des flammes passant à travers les interstices des rochers ; les canons de douze carabines braquées sur l'orifice de la caverne ; le dernier coup de feu dirigé par Martinéz contre Salaberry ; l'arme du brigand brisée dans ses mains par la balle de Lerdí ; ses gémissements douloureux entremêlés d'imprécations et de cris de rage ; tout ce tumulte d'une lutte désespérée auquel succède ensuite un silence effrayant ; la réapparition de Martinéz blessé, chancelant, à demi-asphyxié, échappé comme par miracle à une mort horrible ; cette voix d'outre-tombe qui retentit vibrante de haine au milieu du calme majestueux des nuits du tropique ; le serment de vengeance répercuté au loin par les échos de la forêt et que re-

(1) M. Joseph Laporte, eccl. professeur au Collège Joliette.